

l'illustre don Sebastien Ramirez de Fuenleal, le fondateur de Puebla de los Angeles, qui gouverna le Mexique depuis 1531 jusqu'en 1534).

Le soleil commençait à descendre sensiblement, je me hâtai de profiter du peu de jour qui restait encore, et je regagnai non sans peine la calle del Puente de Espiritu Santo, où m'attendait un repos dont j'avais besoin après la longue promenade que j'avais entreprise depuis le matin.

M. Ashburnam m'avait promis de vouloir bien me conduire le lendemain aux environs de Mexico, et j'attendis le jour avec impatience, bien certain de voir avec un amateur aussi distingué des choses qui me feraient oublier les fatigues de la veille.



CHAPITRE IX.

Mexico.

Nous devons commencer nos excursions par *Chapultepec*, lieu déjà célèbre à l'époque de la domination des Aztèques; nous partîmes de grand matin, autant pour mettre à profit tous les instants dont je pouvais disposer, qu'afin d'éviter la chaleur du jour; car bien que nous fussions en terre froide et au commencement de l'hiver, la température était aussi élevée qu'elle peut l'être à Paris au mois de juillet; M. et M^{me} Ashburnam ayant eu la bonté de se constituer nos cicérone, cette promenade avait pour nous un attrait d'autant plus puissant.

Nous passâmes auprès du bel aquéduc que la veille je n'avais fait qu'entrevoir ; ce magnifique ouvrage a la grandeur imposante d'une œuvre romaine, et j'en admirai les belles proportions ; une suite d'arcades règne pendant une lieue environ sur de belles prairies couvertes de nombreux bestiaux ; la saison des pluies qui venait de cesser depuis peu, avait communiqué à ces pâturages une sève, une fraîcheur, dont rien ne peut donner l'idée ; malheureusement cette magnifique parure, la terre ne la garde pas longtemps ; l'hiver, et après lui la saison sèche, ont bientôt fané ces belles herbes ; en peu de temps le pays présente l'aspect de la plus complète aridité : les arbres qui bordent la route résistent seuls à la sécheresse ; probablement le voisinage de l'aquéduc est, à cause des infiltrations, un puissant auxiliaire pour eux.

Les Arabes ont doté l'Espagne d'un ingénieux moyen d'irrigation pour les arbres destinés à orner les promenades ou les jardins royaux : une rigole étroite conduit d'un arbre à l'autre, au pied de chacun il y a un réservoir circulaire plus profond que le canal conducteur, où l'eau séjourne forcément lorsque l'eau courante a atteint ce niveau ; la pente est mesurée et calculée avec soin, et les conduits sont construits en pierres ainsi que les réservoirs, afin que l'eau ne puisse causer aucune dégradation ; les Espagnols ont importé cette méthode dans tous les pays qu'ils ont dominés. Sans cette précaution, ou plutôt si elle était négligée, les arbres les plus magnifiques seraient bientôt desséchés et renversés.

Chapultepec fut avant la conquête une des nombreuses résidences des empereurs mexicains ; sa somptuosité aussi

bien que sa proximité de la capitale lui assuraient le premier rang. Un vice-roi, frappé de sa délicieuse situation, résolut d'en faire pour lui et ses successeurs un séjour digne de rivaliser avec les châteaux royaux les plus remarquables des monarques espagnols ; sa position voisine du siège du gouvernement militait en sa faveur ; les travaux furent promptement entrepris et poussés avec vigueur ; le palais s'élevait comme par enchantement ; lorsque la cour de Madrid conçut des soupçons sur le but que se proposait le vice-roi en faisant construire un aussi vaste monument, l'ordre de suspendre les travaux suivit immédiatement la suspicion, et cet édifice, abandonné avant d'avoir été terminé, n'est aujourd'hui qu'un vaste amas de ruines inhabitables que le temps ronge incessamment.

On a enfoui dans cette entreprise la somme énorme de deux millions¹.

Les jardins seuls méritent un examen sérieux ; ce n'est point que ces plantations aient rien de commun avec les nôtres, loin de là ; il n'y a rien de peigné, rien de taillé, c'est la nature dans toute sa capricieuse grandeur, la main de l'homme n'est intervenue que pour tracer les sentiers au milieu de cet Eden, encore l'impitoyable ligne droite a-t-elle été négligée. Si un arbre se rencontre sur le parcours de la route, il est toujours respecté.

Il y aurait eu de la barbarie à couper les fameux cyprès de Chapultepec ; rien de majestueux comme ces arbres gigantesques, rien de gracieux comme leurs tiges sveltes et

¹ Énorme, surtout si l'on songe que cela se passait au commencement du siècle dernier.

élégantes ; jadis, sans doute, ils affectaient la forme pyramidale, maintenant ils inclinent leur tête, mais rien ne dénote leur vétusté ; les ouragans les respectent, une mousse¹ abondante pend en festons le long des branches, et sa teinte gris-verdâtre contraste vivement avec le vert vigoureux et chaud de l'arbre dont elle est le parasite. Les habitants, à cause de l'aspect pittoresque de ces cyprès, leur ont donné le nom d'*arboles barbudos*². Effectivement, la mousse découpée qui les décore ne représente pas mal une barbe vénérable.

Ces arbres étaient déjà célèbres à l'époque de la conquête ; les Indiens avaient pour eux un culte religieux ; plus de trois siècles se sont écoulés depuis, et cependant rien n'annonce chez eux la décrépitude qui précède la mort.

Leur grosseur est extraordinaire ; nous en mesurâmes un à quatre pieds au-dessus du sol, il avait quarante pieds de circonférence ; aucune fente, aucune fissure ne dénotait la vieillesse ; il avait, malgré son ancienneté incontestable, toute la vigueur et la sève du jeune âge.

Je n'éprouvais que l'embarras du choix pour placer dans mon porteteuille le dessin de l'un de ces superbes arbres, peut-être uniques à cause de l'agrégation de ces plantes parasites ; je taillais mes crayons et j'allais commencer, lorsqu'un monsieur en veste blanche et en chapeau rond, tenant une petite fille par la main, s'approcha de moi avec la nonchalante lenteur d'un colon, me regarda pendant

¹ *Cupressus disticha*.

² Arbres barbues.

quelques minutes esquisser mon dessin, et lorsqu'il n'eut plus de doute sur le genre d'occupation auquel je me livrais, il me dit, avec toute l'obséquieuse urbanité de langage que comporte la langue espagnole et un son de voix des plus doux :

« Caballero (cavalier), ayez la bonté de pardonner l'indiscrétion de ma demande, qu'allez-vous faire ? » Certainement il était capable de dicter la réponse lui-même, mais je voulus paraître aussi civil qu'il me semblait importun, et je répondis : « Mais vous le voyez bien, cavalier, je dessine ces beaux arbres, afin de faire connaître en France leur forme et leur dimension. — Tout cela est fort bon, seigneur français, mais nous nous passerons fort bien de renommée, il est défendu de dessiner ici, les arbres pourraient être un prétexte ingénieux à la faveur duquel on pourrait prendre quelque plan, et Dieu seul peut savoir où cela nous conduirait. — Votre perspicacité ne peut être mise en défaut, monsieur, et mon intention est de dessiner seulement l'arbre que j'ai commencé, comme vous le voyez. — Je vois que cela est extrêmement suspect, et je dois vous enjoindre de cesser ; d'ailleurs qui me prouve que vous dessinez un arbre ? »

J'avoue que ce dernier argument me laissa sans voix pour répliquer, je me tus comme un homme accusé à tort et qui n'a aucun moyen pour prouver son innocence ; en effet, si ses yeux démentaient ce qu'ils voyaient, je ne pouvais guère compter sur l'accueil que ses oreilles feraient à mes bonnes raisons ; toutefois, je voulus savoir quel droit avait cet homme, trop peu artiste, de m'interdire de dessiner ; c'était un officier de l'armée, chargé de

la conservation de cette résidence, qui me déclina ses titres avec une complaisance qui me prouva que cela ne l'importunait pas le moins du monde; il termina en bon prince par me permettre de me promener partout où cela me ferait plaisir, à la condition de ne m'arrêter nulle part pour dessiner.

Pour compenser ce contretemps, nos aimables cicérone, que je m'étais empressé de rejoindre après ma conversation, nous firent longer, en revenant, le village de *Tacubaya*. C'est dans ce village que les riches habitants de Mexico ont leurs maisons de campagne. Tacubaya est situé à mi-côte, dans une heureuse position, de là on découvre Mexico et toute la vallée; les environs sont ornés de jardins somptueux et de beaux vergers; on voit aussi quelques vestiges de l'ancienne chaussée par laquelle Hernan Cortez fit son entrée dans la capitale¹. Ce bourg présente un aspect d'aisance qui contraste vivement avec les autres villages de la république mexicaine.

Dès que nous fûmes rentrés en ville, M. Mialhe me con-

¹ Hernan Cortez ayant tout préparé pour s'emparer de Mexico, décida, après avoir pris l'avis de ses capitaines, qu'il occuperait simultanément les trois chaussées principales de Tacuba (ou Tacubaya), Iztacpalapa et Cuyocan sans avoir égard à celle de Suchimilco, afin de ne point disséminer ses troupes, et les tenir toujours à portée de recevoir promptement ses ordres; il partagea donc son armée en trois corps, et chargea Pedro de Alvarado de l'expédition de Tacuba, et mit sous ses ordres cent cinquante Espagnols, trente chevaux, deux pièces d'artillerie et trente mille Tlascaltecas. L'attaque de Cuyocan fut confiée à Cristoval de Olid, avec cent soixante Espagnols, trente chevaux, deux pièces de canon et environ trente mille Indiens confédérés; Gonzalo de Sandoval fut chargé de l'attaque de Iztacpalapa, avec cent cinquante Espagnols, deux canons, vingt-quatre chevaux,

duisit au Musée; nous prîmes l'angle est de la grande place de la cathédrale. Je remarquai, en traversant le marché, l'abondance et de la variété des fruits qui y étaient rassemblés: à côté de l'ananas, de la banane et de l'orange, étaient étalées des corbeilles remplies de pommes, de poires et de presque tous nos fruits du nord, jusqu'à l'amande que renferme la pomme du pin, et qui sert à la nourriture de la classe inférieure de la population; les environs de Mexico produisent ces derniers fruits, les autres sont récoltés dans la région chaude, qui retire les productions les plus variées de sa terre fertile et secondée par un climat généreux.

Le monument qui sert de Musée est situé dans une rue parallèle au marché, très-près de la grande place; malgré le désir que j'aurais eu de le visiter entièrement, il me fut impossible de me faire ouvrir la galerie supérieure, ma qualité d'artiste et celle d'étranger ne me servirent à rien; le conservateur des tableaux fut aussi inflexible que celui des jardins de Chapultepec. J'aime à penser, toutefois, qu'il était plus familier que ce dernier avec l'art du dessin; mon compatriote m'assura que je perdais peu de chose (si les tableaux sont tous, comme il me l'assura, de la fin du siècle dernier, je me console facilement de ce contretemps). J'avais, d'ailleurs, dans la cour même de ce monument de quoi satisfaire amplement mon désir de voir et de con-

et tous les Indiens de Chalco, Guajocingo et Cholula, qui étaient au nombre de plus de quarante mille.

Le matin même on avait célébré une messe du Saint-Esprit, après laquelle Hernan Cortez communia avec tous ses Espagnols. (Solis, *Historia de la conquista de Mexico*, livre V, chap. XX.)

naître : on a réuni, sous les portiques à colonnes qui entourent la cour, toutes les antiquités mexicaines que l'on a pu recueillir; les principales sont disposées sous la galerie qui est à gauche de la porte d'entrée.

La pierre des sacrifices attira d'abord mon attention. C'est un bloc de porphyre d'un couleur noirâtre, travaillé avec une grande habileté, eu égard à la dureté de la matière et aux instruments imparfaits dont pouvaient disposer les sculpteurs mexicains, on est surpris qu'ils aient pu faire un ouvrage aussi achevé; ce grand monolithe n'a pas moins de vingt-sept pieds de circonférence; il a la forme d'une meule de moulin; au centre de sa surface on a pratiqué un creux de dix-huit pouces de diamètre et de cinq pouces de profondeur qui servait, dit-on, à recevoir le sang des victimes que l'on égorgeait; de là ce sang coulait dans une rigole creusée à la même profondeur et dirigée du centre à la circonférence. Les sculptures qui ornent ce monument représentent des batailles entre les guerriers mexicains et d'autres Indiens; les figures en bas-relief ont peu de saillie, et les premiers tâtonnements de l'art mexicain ont tant d'analogie avec les monuments les plus anciens de l'Égypte, que si cette pierre était transportée et oubliée auprès des ruines de Thèbes, elle pourrait donner lieu bien aisément à quelque méprise.

On voit une autre pierre de sacrifice moins grande que la première, mais identiquement semblable; le reste de la collection se compose d'une immense quantité de dieux symboliques; quelques-uns, probablement les plus anciens, sont d'un travail grossier; d'autres font passer graduellement par les modifications apportées par le temps

jusqu'à quelques figurines d'une admirable perfection. Les représentations des animaux les plus bizarres sont accolées à des figures humaines dans des postures et sans doute avec des intentions qui sont aujourd'hui une énigme indéchiffrable, non-seulement pour les Espagnols, mais pour les Indiens eux-mêmes qui ont perdu la mémoire traditionnelle de l'idolâtrie de leurs ancêtres et qui ne sont pas encore devenus chrétiens.

Je remarquai une grande figure humaine accroupie, dont les bras, le torse et les jambes étaient formés par des serpents; la tête de ce singulier personnage était d'un caractère effrayant.

Le long des murs on a disposé quelques costumes et des armes indiennes avec plus de profusion que de goût. Le Musée de Paris paraît plus riche en ce genre que celui de Mexico.

Au milieu de la cour, sur un piédestal élevé, repose la colossale statue équestre de Charles IV, roi d'Espagne. C'est une œuvre mexicaine moderne, due au statuaire Tolza, dont la réputation est immense parmi ses concitoyens; cette statue de bronze ornait autrefois la grande place de Mexico, mais depuis la déclaration de l'indépendance elle a été enlevée de ce lieu, qui était sa véritable place, pour être transportée dans l'intérieur du Musée où on la voit aujourd'hui. La dimension de ce groupe est ce qu'il y a de plus remarquable en lui, et la critique aurait beau jeu à relever les imperfections nombreuses qui le déparent.

M. Mialhe me conduisit ensuite à l'angle ouest de la cathédrale (vis-à-vis lequel est la rue des *Plateros* [orfè-

vres]); il me montra là le plus grand monument mexicain que l'on ait conservé dans la capitale : c'est un calendrier tracé sur une pierre de quatorze pieds environ de largeur, sur dix-huit pieds d'élévation; cet espèce de zodiaque consiste en trois cercles concentriques, divisés en plusieurs parties par des lignes qui vont en rayonnant de la circonférence du plus petit cercle jusqu'à la circonférence du cercle extérieur; dans quelques-unes de ces divisions, il y a des figures sculptées en relief très-plat; dans les autres, on a représenté des choses inanimées appartenant au règne végétal, mais dont il est difficile de reconnaître la famille, non pas à cause de l'imperfection du travail, car il est plus parfait que celui du fameux zodiaque de Denderah, mais bien parce que le temps ou peut-être les hommes ont fait subir quelques outrages à ce respectable débris d'une civilisation éteinte; la qualité de la pierre est la même que celle employée pour la pierre des sacrifices, du porphyre trappéen, d'une couleur gris-noirâtre; cette pierre, de la plus grande dureté, peut recevoir le poli le plus brillant.

En continuant ma promenade, je vis une église que j'aurais regretté de ne pas avoir visitée, celle de l'hôpital de Jesus de los Naturales, dont la fondation remonte à Fernand Cortez; le monument a subi plusieurs restaurations depuis cette époque, et il serait difficile de faire la part de l'ancienne construction d'une manière équitable. Du reste, cette recherche serait sans intérêt : mais cette petite église possède un trésor inappréciable; les restes de Hernan Cortez y ont été déposés. Celui qui donna un royaume à son souverain repose dans un tombeau modeste et sans orne-

ments, mais entouré d'une glorieuse auréole, et le souvenir de ses hauts faits est encore vivant dans l'esprit de tous ceux qui habitent le théâtre de ses exploits; cette simple pierre, sur laquelle son nom seul est gravé, est plus éloquente et parle davantage à l'imagination qu'un monument splendide élevé en son honneur dans la plus somptueuse cathédrale espagnole.

Je visitai les églises et les couvents de San Fernando, Santo Domingo, la Profesa, la Concepcion el corpus Christi¹, la Encarnacion; cette dernière église est remarquable par une statue de la Vierge en argent massif, et de dimension naturelle; je m'empresse de signaler ici que dans cette œuvre remarquable la matière est infiniment moins précieuse que le travail; il semble que ce soit une figure produite par le ciseau de quelque habile Florentin du seizième siècle; les autres églises que je viens de citer ne méritent aucune mention particulière, elles sont vastes, mais non remarquables sous tout autre rapport et conservent une si grande ressemblance, à l'intérieur aussi bien qu'à l'extérieur, que je croyais, en entrant dans chaque édifice nouveau, revoir un de ceux que je venais de quitter.

Un vaste monument, le couvent des franciscains, possède une effrayante collection de tableaux sous le rapport de la quantité et surtout sous celui de la qualité; j'en ai vainement cherché un seul qui méritât d'arrêter l'attention.

Cette dernière recherche termina cette fatigante jour-

¹ Ce couvent fut fondé en 1716, par don Baltazar de Zuñiga, duc de Arion, marquis de Valero, trente-sixième vice-roi.